

Le soleil réduisait l'étroite piste de terre en poussière qui, pulvérisée par les roues du pick-up en un flux orangé, s'engouffrait par la vitre et se fixait sur les poils du bras de Frank Collard. Dans son souvenir, la région était plus tropicale, le sol dense et humide.

EVIE WYLD

Après le feu, un murmure doux et léger

roman traduit de l'anglais (Australie) par Mireille Vignol

Les cannes à sucre qui bordaient le chemin poussaient à l'état sauvage, fines et grêles, leur enveloppe marron surmontée de feuilles vertes souffreteuses. Fatiguées de ne pas avoir été récoltées depuis vingt ans [...]

ACTES SUD

Extrait de la publication

“LETTRES DES ANTIPODES”

série dirigée par Olivier Espaze et Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après une séparation tumultueuse, Frank Collard quitte Canberra et rejoint les paysages sauvages de la côte nord-est australienne et la cabane rudimentaire où son grand-père et son père se sont jadis réfugiés après avoir survécu à la guerre.

Frank aimerait devenir un autre. Pourquoi cette violence, ce mutisme en lui ? Pourquoi a-t-il coupé les ponts avec son père ? Et ce silence obstiné sur tout ce qui touche au passé ?

Frank s’installe, découvre ses voisins et tente de se raccrocher aux plus élémentaires choses de la vie pour parvenir à la quiétude tant désirée. Mais des événements inattendus mettront sa nouvelle existence à l’épreuve.

Dans ce roman sur trois générations d’hommes, Evie Wyld parvient à raconter avec la même intensité, la même passion, chaque morceau d’un puzzle polyphonique, complexe et bouleversant. Interrogeant les ressorts secrets de la violence, elle nous livre un roman d’une rare puissance et pose les jalons d’une œuvre des plus prometteuses.

EVIE WYLD

*Née en 1980, Evie Wyld grandit entre Londres et l'Australie, où vit la famille de sa mère. Elle est diplômée de "Creative Writing" dans les deux pays. Après avoir publié des nouvelles dans plusieurs magazines littéraires, elle connaît le succès en 2009 avec *Après le feu*, un murmure doux et léger, son premier roman (prix John-Llewellyn-Rhys). Elle travaille actuellement comme libraire à Londres, tout en écrivant son deuxième roman.*

Titre original :
After the Fire, a Still Small Voice
Éditeurs originaux :
Jonathan Cape, Londres
Vintage, Australie
© Evie Wyld, 2009

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02168-9

EVIE WYLD

Après le feu,
un murmure
doux et léger

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol

ACTES SUD

À la famille Strange.

Le soleil réduisait l'étroite piste de terre en poussière qui, pulvérisée par les roues du pick-up en un flux orangé, s'engouffrait par la vitre et se fixait sur les poils du bras de Frank Collard. Dans son souvenir, la région était plus tropicale, le sol dense et humide. Les cannes à sucre qui bordaient le chemin poussaient à l'état sauvage, fines et grêles, leur enveloppe marron surmontée de feuilles vertes souffreteuses. Fatiguées de ne pas avoir été récoltées depuis vingt ans, les vieilles cannes houlait comme une mer verte, d'où s'élançaient des gommiers bleus et des tristanias indifférents aux friches environnantes. Cette contrée avait jadis été une forêt primaire. À l'époque où ses grands-parents vivaient seuls ici, avant la construction de la nouvelle route, peut-être habitaient-ils en plein milieu des bois.

La clairière était plus petite que dans sa mémoire, comme si les cannes s'étaient furtivement rapprochées de la cahute en bois pâle. Le bananier se courbait bien bas sur la tôle ondulée du toit. Frank coupa le moteur et s'affala dans son siège pour mieux absorber la scène. Il sentit une piqûre, se claqua la nuque et se retrouva avec une tache de sang sur la paume de sa main.

— Me revoili, me revoilà.

Il aurait pu rouler jusqu'ici les yeux fermés. Il aurait pu monter le volume de la radio et écouter la messe commémorative de l'Australia Zoo¹. Des raies pastenagues avaient été mutilées sur tout le littoral du Queensland; on parlait de massacres à caractère punitif. Il aurait pu laisser ses mains le guider à Mulaburry, sur ces routes qu'il avait parcourues en stop lorsqu'il n'était qu'un gamin boutonneux, balaféré par le soleil, efflanqué comme un chien sauvage, avec des mollets moins musclés et des mains moins larges que maintenant. Mais au lieu de ça... il s'était arrêté sur le bas-côté, avait déplié la carte, lu des noms de lieux à voix haute et s'était obstiné à chercher des repères et des bifurcations qui n'étaient pas indiqués, comme il le savait pertinemment. La tension dans ses bras était si forte qu'il avait eu envie de passer le poing à travers le pare-brise, mais un train routier vrombissant avait croisé et soufflé son pick-up : Frank avait dû se cramponner au volant en froissant la carte dont le papier s'était légèrement déchiré sous ses doigts. Le volant qu'il avait agrippé avec tant d'énergie était devenu brûlant; il s'étirait en le repoussant pour tenter de soulager la raideur de ses bras. Mais ça n'avait servi à rien et il s'était retrouvé hors de la voiture à cogner des poings sur le capot, de toutes ses forces, la gorge serrée et avec des démangeaisons dans le nez, tandis que l'impression pénible s'emparait de lui qu'un truc immonde

1. Référence au décès accidentel du célèbre naturaliste et chasseur de crocodiles Steve Irwin, piqué par une raie pastenague alors qu'il tournait un documentaire. Il était aussi propriétaire de l'Australia Zoo. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

et dégueulasse flottait dans son ventre. Une fois défoulé, purgé, il était remonté en voiture et avait rangé la carte bousillée; son échec à la plier correctement l'avait fait doucement rire en démarrant.

Dehors, dans une atmosphère chargée de bruits d'insectes et lourde de chaleur, les vieux eucalyptus gémissaient. Le cadenas de la porte avait disparu et l'idée qu'un connard ait pu s'approprier l'endroit faillit lui faire faire demi-tour et fuir jusqu'à Canberra. Tout son voyage lui parut soudain saugrenu. Alors qu'il avait précipitamment fouillé les tiroirs de sa maison à l'affût du moindre indice sur ce qu'il était censé faire, il avait trouvé une enveloppe renfermant une photo de sa mère, prise à la cabane lors de vacances d'été. Elle étendait un drap au soleil; les mêmes dents larges que lui, le même nez un peu mou. Mais leurs cheveux étaient différents – ceux de sa mère comme un animal blond qui jouait dans le vent. Il tenait plus de son père, cheveux crépus et bruns, pas une tête de gars du coin. Près de l'épaule de sa mère, à travers la fenêtre, on distinguait tout juste une fleur dans un bocal de confiture. La photo l'avait bouleversé. L'effet d'une fessée de la main de Dieu. Moins d'un mois après qu'elle eut étendu ce drap, ils roulaient dans la vieille Holden marron de son père. Un camion ne s'était pas arrêté au carrefour. Lorsque Frank s'était réveillé, il n'y avait plus de maman, ni de vieille Holden marron.

Il n'avait pas eu de difficulté à résilier son bail. Depuis trois mois que Lucy s'en était allée, il n'avait payé son loyer qu'en partie et en retard. Une semaine plus tard, il avait pris la route avec deux valises de vêtements. Il avait placé tout le reste dans des cartons destinés à une boutique d'occasion et son impatience

était telle que la clé du cadenas glissée dans sa poche semblait lui brûler la cuisse. Il avait effectué la première partie du voyage le soir même et atterri dans un motel autour de minuit, le poster terni d'un lion dévorant un zèbre au-dessus de son lit. Incapable de trouver le sommeil, il avait bu au goulot d'une bouteille de bourbon aux trois quarts vide, avant de s'autoriser à penser à Lucy. Au sentiment nauséeux d'essayer de tout arranger. Aux face-à-face interminables autour de la table en quête d'un moyen d'éviter la séparation. Aux mois suivants où il suait dès qu'une assiette lui échappait – à cause de l'expression sur le visage de Lucy. Attention, sinon je m'en vais. Aux cintres enchevêtrés qui cliquetaient quand il les secouait, au silence éloquent de Lucy. Il avait pensé à d'autres choses au cours de cette nuit totalement blanche. À sa solitude, au besoin de se requinquer. D'arrêter de picoler, de faire le tri dans sa tête, comme elle le lui avait demandé.

Il coupa le moteur du pick-up et ouvrit la portière. Le chapeau enfoncé sur la tête, il s'enfonça dans les chants stridents des cigales venant des cannes, on aurait dit des sonnettes de bicyclette. Il fit claquer la portière, trop fort, et s'approcha de la cabane. La douce odeur d'ozone et le bruit sourd de ses bottes dans la poussière lui étaient complètement étrangers. La cabane était plus petite et plus sombre que dans son souvenir. Elle s'affaissait un peu en son milieu, comme une tente mal tendue. Il s'éclaircit la gorge.

— Ho hé! cria-t-il avant d'arriver à la porte.

Rien n'avait changé à l'intérieur, il en eut le cœur serré. Il s'attendait à des vitres cassées, au désordre laissé par des enfants, à de la poussière et des fuites, à de la moisissure sur les murs. Mais non. C'était

comme si la cabane avait attendu. Elle avait besoin d'un coup de balai, il n'y avait pas de fleurs des champs dans les vases, pas de grains de sable scintillant dans les interstices du plancher, mais la disposition des *objets* était exactement la même. Comme si ç'avait été lui le dernier à être passé là, quinze ans plus tôt, à l'époque où il commençait à faire du surf; une chaleur lui baigna le fond de la gorge. Il n'y avait personne. Il n'y avait rien que les vieux trucs qui vivaient là depuis toujours. Sur un rayonnage haut perché, l'éléphant gris, la poupée et le coquillage de nacre. Les figurines des gâteaux de noces de ses parents et de ses grands-parents posées sur la table du téléphone, sans un grain de poussière sous leur cloche en verre. Il n'y avait pas le téléphone – il avait oublié ce détail. Dans un coin, assis sur un tas de chaises en plastique, un père Noël au corps de feutrine et au visage en caoutchouc. Le poêle à bois mal assemblé qui soufflait parfois de la fumée noire, précipitant sa mère à la porte où elle toussait en aérant la pièce avec un torchon. Il fit un pas en avant et entendit le craquement familier du plancher. Frank était devenu trop lourd et velu pour que la cabane le reconnaisse. L'évier desséché était saupoudré de mouches mortes, les pattes en l'air. Les lits n'avaient pas bougé, le grand et le petit, très instables, l'un contre l'autre, de telle sorte que gamin, la nuit, il restait éveillé les yeux grands ouverts en entendant les bruits que faisaient ses parents, intrigué : qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'ils fabriquent? Une fine couverture à rayures bleues et blanches recouvrait son vieux lit, bien coincée sous le matelas : il avait horreur d'être bordé de manière aussi serrée, il lui fallait toujours se libérer, à coups de pied, de cet épingleage.

Il traîna les matelas dehors et jeta les cadres métalliques sur le plateau du pick-up. L'idée de dormir sur l'un comme sur l'autre l'angoissait complètement. Il redoutait d'y retrouver une odeur... celle de la crème pour les mains de sa mère, ou de l'hamamélis que son père utilisait comme baume après-rasage, à l'époque où il se souciait encore de se raser. Plus tard, le geste avait davantage évoqué un écorchage qu'un soin corporel. Il redoutait de trouver des particules de leur peau, ou un long cheveu blond qui ne pouvait pas être le sien. Sans compter qu'il avait besoin de commencer par oublier certaines choses.

Il avait emporté du kérosène. Dans un coin à l'écart des cannes, il aspergea les matelas, conscient d'en verser trop. Il jeta une allumette enflammée et sentit ses cils roussir ; il se détourna pour ne pas regarder les lits brûler. Il apporta ses valises dans la cabane et ouvrit les robinets. Rien ne sortit, le souffle du mouvement de sa main fit glisser les mouches mortes dans le bac. Il lui faudrait s'occuper de la citerne. Il n'y avait pas de frigo, mais il n'y en avait jamais eu – ils gardaient la bière, le lait et les Coca dans une cavité rocheuse où l'eau profonde et fraîche clapotait doucement. Ils prenaient du poisson au gré de leur besoin et on trouvait toujours des ormeaux, des huîtres ou des pieuvres. Mais cette époque était révolue. Il s'achèterait une glacière en ville lorsqu'il irait chercher un lit de camp. Le poêle était probablement foutu après tout ce temps, mais il ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil. Un truc abominable s'était passé à l'intérieur ; il n'arrivait pas à comprendre comment. Un gros rat ou un bandicoot²,

2. Rat marsupial.

une bête poilue à longues dents jaunes, avec des griffes et une ossature épaisse, avait été cuite en entier. On aurait dit qu'elle avait explosé, avant d'être à nouveau rôtie; les restes étaient noirs, durs et vieux. Elle ne sentait plus depuis longtemps, ce qui était une bonne chose. Il trouva un bâton et essaya de la déloger, mais elle semblait soudée. Il se redressa et examina le poêle, les mains sur les hanches. Il gratta les joues râpeuses de son visage. Il se demanda s'il s'en servirait vraiment, même s'il parvenait à nettoyer ce truc. Avec les pas d'un homme qui danse un slow avec un orang-outang, il sortit alors le poêle de la cabane, un coin après l'autre, et l'éloigna des matelas en feu. Il déposa l'appareil, trapu et l'air furieux, à l'entrée de la clairière.

La semaine après la dérive au fond de l'océan de sa mère sous forme de paillettes de cendre, la fraîcheur matinale de Sydney l'avait réveillé, le visage humide et les épaules courbaturées. Il avait alors vu la première. Drapé d'une couverture, il était sorti à pas feutrés de sa chambre, chocolat chaud et pain tiède à l'esprit, mais son estomac s'était effondré en grognant quand il l'avait vue se glisser hors de la chambre de ses parents. C'était la vieille femme du magasin de fleurs, mais l'ombre d'un instant, il aurait pu jurer que c'était sa mère et dans cette fraction de seconde il s'était demandé s'il n'avait pas imaginé les semaines passées. Rien ne pouvait expliquer qu'une autre femme que sa mère sortît de la chambre de ses parents; il était resté bouche bée, les genoux en coton et le cœur perché dans la poitrine. Mais il n'y avait d'elle qu'une vague silhouette, que les longs cheveux, que les petites mains. Cette femme

était vieille, presque morte. Quand elle avait croisé son regard, elle avait eu la mine fautive de celle qui se fait prendre à voler du beurre dans le frigo, mais avec son grand âge, elle ne s'était pas laissé démonter. Elle avait les paupières fardées en bleu, les ongles rouges et elle portait le genre de robe jaune qui aurait convenu à une dame dans un film, mais pas à elle. Après une petite hésitation, elle lui avait souri ; ses dents n'étaient pas les siennes, elles étaient trop grandes et appartenaient à une personne bien plus jeune. Elle s'était dirigée vers les escaliers, les talons hauts à la main, le sac dans le creux de son bras. Elle lui avait touché la tête au passage. "C'est bon, petit", avait-elle dit en prenant l'escalier, descendant d'un pas prudent pour ne pas glisser, avec ses collants.

Toutes ces femmes... aux vêtements sentant la pisse et la fumée, aux muscles des cuisses dévoilés par la fente de leur jupe, à la peau et aux os de la poitrine exposés, au maquillage improbable avec le fard à joues qui flottait à la surface de leurs pommettes, et aux dents – maculées de rouge à lèvres – soit jaunies, soit fausses. Un mois après la dispersion de sa mère dans l'océan, son odeur s'était évaporée de la maison et avait été remplacée par une puanteur débridée. Dès que son père n'avait plus fait cuire de pain, impossible de masquer le relent de bière et de moisi, et on aurait dit que la maison se ramollissait et sombrait dans la terre.

Le bois des latrines était devenu gris et sa rugosité s'agrippa aux doigts de Frank quand il ouvrit la porte. À l'intérieur, la cuvette de porcelaine avait disparu sous les pousses de séneçon, dont certaines faisaient près d'un mètre cinquante de haut. Il distingua,

à travers la verdure, une fêlure qui descendait tout le long du tuyau collecteur, adossé à quelque chose de noir, comme de la bonne terre. “Les chiottes en porcelaine véritable”, avait aimé plaisanter son père. Il huma une odeur de cabane de jardin, pas de merde, une douce senteur de fumier, de pomme de terre, de fraîcheur. Des toiles d’araignée, blanches et soyeuses, calfeutraient les coins et un lézard traversa le réservoir. On aurait dit une vasque à oiseaux sophistiquée plutôt que des vécés; il referma en décidant de ne pas y toucher. Une odeur de caoutchouc s’échappait du feu des matelas. Il observa les langues de flammes attrapant les papillons de nuit téméraires qui volaient au-dessus, les désintégrant en un concert de “clac” et de “pop”.

Il repensa au matin où Lucy l’avait quitté. Assis à la table de la cuisine, il avait écouté le bavardage des écoliers qui allaient à l’entraînement de foot, les cris et jacassements des filles hilares. Un rayon de lumière avait traversé la nappe à carreaux; il avait compté ces carreaux. Plaçant le doigt sur une case rouge, il avait imaginé Lucy qui s’approchait de lui, après avoir ramassé quelques bâtons qui lui plaisaient et qu’elle avait glissés sous son long bras, son chapeau la plongeant dans l’ombre jusqu’aux épaules. Case blanche; cheveux pâles et chauds voletant sur son visage; poudre calcaire, poussière et résidus pris dans leur filet. Case rouge; leur première fois, encombrés de jointures et de rotules. Case blanche – le grain de beauté sous son sein –, case rouge – l’étreinte de ses cils –, case blanche – le parfum de son cou –, case rouge – le bruit de son sommeil –, case blanche – le bruit de ses pleurs quand elle le croyait endormi –,

case rouge – la main de Lucy sur sa propre bouche en ombre chinoise dans le noir –, case blanche case blanche case blanche.

Le rayon de soleil avait quitté la table et glissé par terre d'où il grimpeait sur le mur. Il avait écouté les écoliers qui revenaient du foot, entendu la cloche de l'école voisine et la fin des classes ponctuée de chamailleries et de coups de pied dans des cannettes. Il attendait le bruit de clés dans la serrure. De son ongle, il avait dessiné le contour d'une case rouge pour la distinguer des autres.

Elle n'était pas rentrée cette nuit-là et il avait attendu l'aube pour aller aux toilettes où il avait évacué un jet verdâtre et fort. Il n'avait pas tiré la chasse; dans la chambre, il avait vérifié l'armoire. Elle avait laissé beaucoup d'affaires, mais son sac n'était plus là, ni son meilleur jean, ni son jean de travail. Ils n'étaient pas au linge sale. Il évitait les photographies dans toute la maison – de toute façon, il les connaissait par cœur. Trois sur la cheminée, deux sur la commode de leur chambre. Une près de la fenêtre dont le reflet tentait de s'immiscer dans son champ de vision. Le cliché avait été pris peu après leur rencontre; elle portait une abominable salopette jaune et ses cheveux fouettaient le visage de Frank. Il souriait, ses dents apparaissaient à travers les cheveux, un grand sourire rieur. On ne voyait pas la bosse de son nez cassé. On voyait ses pattes-d'oie, qui lui donnaient l'air heureux et plus âgé qu'il ne l'était; le trait sombre de ses sourcils haussés semblait indiquer qu'il n'en croyait pas sa chance: pas encore trente ans et déjà comblé. Il paraissait une demi-tête de moins qu'elle. La photo montrait qu'elle ne pourrait jamais le quitter, puisqu'ils se tenaient par la main.

Dans le tiroir du bureau, il avait remarqué que le passeport de Lucy, habituellement attaché au sien par une pince, avait aussi disparu. Il avait essayé de l'appeler une cinquième fois sur son portable mais, directement redirigé sur sa messagerie, il avait raccroché. Il avait passé le reste de la matinée assis au bord du lit, le téléphone à la main ; personne n'avait appelé.

Quand elle était rentrée la veille, elle avait un air mystérieux, et Frank avait d'abord cru qu'elle était enceinte. Il ne s'y attendait pas, mais tout concordait : elle lui avait dit qu'elle allait voir une amie déprimée et qu'elle y passerait sans doute la nuit, mais elle se faisait du souci, voilà tout. Elle avait besoin de temps pour s'habituer à l'idée, elle était descendue à l'hôtel, ou était peut-être effectivement restée chez une amie pour en parler. Elle avait peur, elle redoutait sa réaction. Les fourmillements dans ses mains prouvaient qu'il était surexcité. Il avait voulu la faire asseoir et lui en parler. Il avait préparé ce qu'il allait lui dire et envisagé le bonheur des jours suivants. Tout cela s'était passé dans les dix minutes après son retour. Il lui avait versé un verre de vin, c'était un test, mais elle l'avait bu. Un verre de rouge de temps en temps ne pouvait pas faire de mal, il l'avait lu quelque part. Mais il lui faudrait arrêter de fumer.

Elle avait regardé la nappe rouge et blanche, effacé une tache de graisse de l'index et commencé :

— Écoute, je suis allée à Sydney.

Y avait-il de meilleurs médecins à Sydney ? Elle avait croisé son regard, souri, puis à nouveau baissé les yeux. Elle était nerveuse.

Il lui avait pris la main.

— Pour quoi faire ?

Il sentait ses yeux écarquillés, il ne voulait rien rater de ce moment. Elle s'était tournée vers lui. Il avait pris une bouffée d'air.

— Je suis allée voir ton père.

Il avait relâché la main qui tenait la sienne, mais sinon rien n'avait changé. Son regard restait fixe, ce qui avait dû l'encourager à poursuivre, car elle s'était mise à parler à cent à l'heure.

— J'ai dû chercher un peu et demander mon chemin, mais la boulangerie y est toujours, alors quand je l'ai trouvée, je suis entrée et j'ai tout de suite su que c'était lui, c'est ton portrait tout craché, c'est bizarre, il est un peu plus petit et plus fatigué que toi, mais j'avais l'impression que c'était toi. Alors je lui ai parlé, enfin j'ai commencé par acheter un gâteau, je voulais être sûre d'être au bon endroit, puis on s'est mis à discuter et ça a l'air d'être un type bien. Charmant. Sympathique.

Elle avait marqué une pause, pensant que Frank voulait peut-être dire quelque chose, mais non, il avait seulement laissé sa main ouverte sur la table. Comment avait-elle pu lui faire ça ? Elle n'avait pas remarqué qu'il ne lui tenait plus la main. Son vieux, dont le regard vous traversait le milieu du front comme si vous aviez quelque chose d'inscrit dessus, dont le corps était usé, la bouche affaissée et pleine de dents noircies à force d'alcool et d'esquimos à la banane dont il gardait l'enveloppe humide au fond de la poche. Et qui se débrouillait tout de même pour ramener une belle môme à l'occasion, entre les vieilles qui sentaient le poisson ou les grosses moustaches qu'il trouvait à la pelle. Des soiffardes qui se soulaient même en journée aux voix atrocement

fortes, à la pisse sombre et fétide dans les toilettes. Il y avait dix ans de ça. Le vieux était donc encore en vie, quelle surprise... et il réussissait encore à bosser.

— Enfin bref, avait-elle dit en couvrant ses pensées, je ne lui ai pas dit qui j'étais ni rien, mais je lui ai demandé le chemin pour retourner à la gare et il m'a fait un plan. (Elle avait farfouillé dans son sac à main, en avait sorti une serviette en papier, pliée avec soin, et l'avait posée sur la table comme s'il s'agissait d'une œuvre d'enfant.) Il me l'a dessiné comme ça, de mémoire. (Elle avait bu une gorgée de vin et poussé le plan vers Frank.) Mais il avait l'air fatigué, tu sais. Vraiment fatigué. Et seul. Je crois que le moment est venu, chéri. Nous pourrions passer lui dire bonjour et voir comment ça se passe.

Mais d'où venait donc ce "nous" ? Elle regardait Frank comme s'il était un puzzle auquel elle venait juste de placer la pièce finale. Il s'était carré dans sa chaise, avait vidé son verre d'un trait, puis l'avait jeté par terre et brisé. Elle avait pâli. Il avait soutenu son regard en espérant qu'elle comprendrait ce qu'elle avait fait et sentirait la colère qu'il avait du mal à contenir. Il s'appêtait à partir, mais ça ne suffisait pas, l'acte de briser un verre était pitoyable, une simple crise de colère ; il fallait qu'elle comprenne que c'était bien plus grave. Il s'était alors aperçu qu'il tenait et serrait son visage dans sa main ; il était persuadé qu'il avait quelque chose à lui dire, mais il continuait à lui écraser la figure, sentait ses dents derrière les joues et la chaleur de son souffle sur la paume de sa main et les larmes coulaient déjà, mais qu'est-ce qui pouvait la faire pleurer ? Puis il ne voulait plus la toucher et l'avait repoussée, elle avait fait un bruit et levé les mains sur son visage. Il avait

encore une chose à lui dire, il l'entendait gronder en lui sans pouvoir l'évacuer. Il était parti en laissant la porte ouverte, avait passé la nuit dans le parc et il savait qu'elle ne serait plus là quand il rentrerait. Il avait raté l'occasion de faire ses preuves, de montrer que ses débordements appartenaient au passé. Mais elle était allée voir son père. Bon sang, elle lui avait parlé et pas lui.

Il avait happé de petites bouffées d'air. Il avait pris une photo sans cadre, et l'avait déchirée en deux.

“Tiens, avait-il pensé. Une bonne chose de faite.”

Il était entré dans la cuisine en sifflotant sans mélodie, car aucune chanson ne lui venait à l'esprit. Il avait voulu prendre un bain et s'était déshabillé devant l'évier de la cuisine. Il avait mis du pain à griller, s'était dirigé vers la salle de bains, mais une énorme araignée l'attendait dans la baignoire.

— Tu vas te casser de mon bain, espèce de grosse merde! avait-il hurlé en ouvrant le robinet d'eau chaude et en quittant la pièce.

Il avait ramassé ses vêtements dans la cuisine et renfilé sa chemise sans réussir à remettre son pantalon.

La tartine grillée avait sauté, il l'avait beurrée en pleurant, puis badigeonnée de confiture en prenant de petites inspirations et en expirant de longues bouffées tremblantes. Il l'avait avalée sans reprendre son souffle entre deux hoquets. Sa bouche, sur laquelle il n'avait plus le moindre contrôle, ne cessait de faire le son “Aaaaaaaa” comme un grincement de porte coincée. Il s'était allongé par terre, une tache de confiture sur la joue, et avait réduit en bouillie le reste du pain dans sa bouche ouverte et pleine de braillements. Les croûtes gisaient par terre.

Il avait dégluti et pris de grandes bouffées d'air, puis ses pleurs s'étaient apaisés en gémissements, puis en reniflements, puis il les avait contenus en un regard fixe. Le soleil se promenait sur le sol de la cuisine sans se soucier de lui.

Sa dernière nuit dans l'appartement, il avait vaporisé du désodorisant jusqu'à se brûler l'intérieur des narines, pour éradiquer l'odeur de Lucy. Mais en vain, elle débordait, se faufilait derrière ses yeux, lui montait au nez ou derrière la langue. Quand il se réveillait, lors de ces journées enneigées dans la ville, la fenêtre de sa chambre était complètement embuée par la condensation et, de là où il était allongé, il avait l'impression que le monde entier avait disparu pendant son sommeil. Lucy avait une vague odeur de cire d'abeille. Les jours de froid, quand ils faisaient la grasse matinée, et que Sydney et tout ce qu'il y avait là-bas lui manquaient, elle collait les pieds sur l'arrière de ses mollets et même leur froideur était réconfortante. Elle suffisait à faire oublier un peu la pâle fenêtre de Canberra.

Au rond-point avant Mulaburry, assis les jambes croisées sur le bas-côté en herbe, un garçon lisait un livre qui ne pouvait être que la Bible. Frank le regarda dans son rétroviseur. Il portait un short de surf et un grand tee-shirt jaune, ses cheveux décolorés par le soleil et la mer étaient presque blancs et il avait de longs bras lisses et bronzés. Frank hocha la tête. Faire l'école buissonnière pour lire la Bible au bord de la route... Les temps avaient changé.

Il trouva un point recyclage derrière la boutique du camping et déchargea les vieux cadres de lit aussi discrètement que possible, grinçant des dents

quand ils s'entrechoquaient, espérant que personne ne viendrait le chasser. Il les posa contre le collecteur de bouteilles et s'empressa de rejoindre l'entrée du magasin en faisant mine d'arriver.

— C'est le mardi pour les objets encombrants, lui dit la vieille dame, mais avec un grand sourire, comme s'il lui avait posé la question.

— D'accord, répondit-il en lui renvoyant son sourire, mais sans savoir quoi rajouter pour se délivrer de sa culpabilité délinquante.

— Vous avez besoin de quelque chose, mon biquet?

— Il me faut un lit de camp.

Enchaîne, se dit-il, enchaîne, fais semblant de n'avoir rien fait de mal. Il avait seulement balancé deux vieux cadres de lit. C'était mal? Si mal que ça?

La dame lui vendit un lit de camp, une petite bâche, un réservoir d'eau de camping-car, un réchaud à deux feux avec du gaz de rechange et un sac de spirales antimoustiques cassées à prix réduit. En rangeant le tout sur le plateau du pick-up, il s'aperçut qu'il avait gardé un sourire figé depuis son entrée dans le magasin et il avait les joues aussi rouges que s'il avait été giflé. Ses mains tremblaient, il tenait la porte arrière du pick-up, en faisant comme s'il l'attachait, mais en réalité, il attendait de se calmer. "Détends-toi, espèce de grand couillon, dit-il dans sa barbe, détends-toi."

Il se souvenait de nombreux magasins dans la rue principale, mais en dehors de celui du camping, d'une boulangerie avec deux ou trois chaises en aluminium placées devant et d'un primeur fermé, c'était une enfilade de vitrines vides passées à la chaux ou tapissées de journaux. Il vérifia son téléphone

portable, qui semblait ne trouver de réseau que dans certains coins de la ville. Aucun message, évidemment. Autant l'éteindre, pour ce qu'il allait lui servir ici. Il acheta une miche de pain et avait l'intention de demander au type derrière le comptoir s'il y avait un supermarché, mais les mots étaient restés coincés dans sa gorge et il avait bizarrement pensé qu'il n'arriverait jamais à les aligner dans le bon ordre. Il avait envie d'une tourte à la viande – il se souvenait qu'elles étaient bonnes, ici –, mais quand l'homme lui sourit en lui demandant "Et keskejvoussers?", il fut pris de timidité, sentit ses paumes suer et répondit avec un sourire exagéré : "Juste une miche, merci."

Il fouilla ses poches pour de la monnaie, paniqué, horrifié à l'idée qu'il ait pu oublier d'en emporter et quand le bout de ses doigts sentit des pièces, il était si soulagé qu'il se surprit à dire *merci, merci* dans sa tête en les comptant.

Le gamin à la bible n'était plus au rond-point quand il repassa, mais il vit une pancarte indiquant un supermarché *Bi-Lo*, avec un panneau peint représentant une crevette couronnée qui tenait le gouvernail d'un bateau. Captain King Prawn à votre service. Qui navigue sur les eaux turbulentes des prix les plus bas. Il y réfléchit en souriant et se gara sur le parking. Il n'avait aucune idée de ce qu'il y avait eu ici avant le supermarché. Il avait dû passer devant des centaines de fois avec Bo, car c'était sur la route de la plage de surf, mais impossible de se le rappeler. Une forêt, une plantation de cannes ou peut-être un terrain de golf. Aucune image ne semblait convenir. Il y avait des années qu'il n'avait pas pensé à Bo Flowers.